

Poèmes en prose

Autor(en): **Beuchat, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **114 (2011)**

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685022>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Poèmes en prose

François Beuchat

Village

Village endormi où je ne dormirai plus jamais, village de fleurs et de collines, village au gosier sec et au souffle de vent, village de la belle solitude verte, des maisons groupées, comme le sont les pensées qu'on peut trouver dans le même livre.

Village du clocher éternel, et des prières aux mains usées.

Village des chats gris, des chats bruns, village des souris et des rats, village des secrets bien gardés, toutes les poules sont au poulailler!

Village de ma vie fatiguée, village où je ne dormirai plus jamais.

L'émotion se tient sur le balcon blanc,
on décalque les ombres du jour, et le crime
eut lieu dans le hangar à vélos

Je tiens au papier comme je tiens à mon âme, si je ne tiens plus au papier, alors je ne tiens plus à mon âme, petit diable des jours connus, colline verte et plaine blonde, l'on pouvait dormir sous un arbre, sans songer au méchant lendemain. Quelques traînées blanches dans le ciel, point n'est besoin de savoir ce que c'est, seule compte l'heure au clocher de l'église, ce Temps dont on ne sait rien, mais ce temps d'aujourd'hui que les morts auraient pu aimer, valse des heures et tragédie, valse des heures et comédie, tout se fixe dans la pensée, et l'émotion se tient sur le balcon blanc. Les accidents de la conscience tombent des arbres, comme les pommes, on tire un trait sur les calculs, une bière à l'Auberge du Nord, bière blonde et col de mousse, on décalque les ombres du jour. Le crime eut lieu dans le hangar à vélos, un couteau planté dans le cœur, les amours faisaient donc grise mine, et le sang parla comme un fou. La rumeur s'était répandue, comme une pluie, elle avait imbibé les cerveaux, mais le coq chanta le lendemain, et les voitures filèrent entre les villages, apprenant à

tricher avec les pensées du matin. Un écrivain n'est pas quelqu'un qui a quelque chose à dire, celui qui a quelque chose à dire n'a point l'âme d'un écrivain. Un écrivain est ouvert à tout ce qu'il rencontre, comme il n'a rien de bien précis à dire, il peut parler de tout, et avec la même liberté, et sans les œillères de celui qui veut défendre quelque chose. Un écrivain attend sur le pas de sa porte, comme le paysan d'autrefois pouvait attendre devant son étable, les bêtes revenaient du pâturage et entraient dans l'étable. Le paysan avait attendu, et ses bêtes étaient rentrées, l'écrivain fait de même sur le pas de sa porte. Mais le paysan savait qu'il retrouverait son bétail, son propre bétail, l'écrivain, lui, il ne sait pas, il ne doit pas savoir, il reste ouvert à tout. Ma propre biographie serait une bouffonnerie qui se regarderait dans une glace, le samedi soir, avant de quitter la chambre close pour les boulevards illuminés, ou pour quelques bars clos. L'image s'était figée, il fallait lui tourner le dos. Ce qui fait la force et la réalité de la littérature, c'est qu'elle est un rêve et un engagement esthétique, et il en est ainsi de tout art. Cela implique une légèreté et une tragédie, tragédie ouverte, et une légèreté foisonnante. Cela implique la recherche de la source des choses, et leur présence au monde. C'est gai et décapant, et on prend toujours un bon bain de jouvence. Au fur et à mesure que l'on écrit, et dans le mouvement même, on reporte à plus tard le moment de vérité. On attend une sorte de totalité qui serait enfin mise au jour. Mais, ce qui se passe, et on le sait, et on le sent, c'est qu'on ne peut donner que les rapports que les choses ont entre elles, que les gens ont entre eux, que les gens ont avec les choses, que les choses ont avec les gens. C'est donc toujours le rocher de Sisyphe. On est aussi toujours dans la légende. Pourtant, aussi, cette légende finit par devenir réelle, et par devenir le réel. On fait cela par besoin de l'esprit, et cela débouche sur un monde qui se tient, sur un monde qui a sa réalité, sur un monde de réalité, sur un monde qui est là, au même titre que l'autre monde dit réel. Ces deux mondes ne vivent que l'un par l'autre. Et cette diversité de mondes est la meilleure chose que l'esprit puisse rencontrer. C'est toujours la légèreté et la tragédie, la tragédie ouverte, et la légèreté foisonnante. Un jour, je ne sais pourquoi, je songeais au papier, puis je songeais à mon âme. Petit diable des jours connus, colline verte et plaine blonde. Quelques traînées blanches dans le ciel.

Nous donnons peut-être le chiffre adéquat

Sur le marbre des ans, sur l'ombre de la mer, sur les moutons de l'eau, sur les serpents aux têtes de folie, sur les bâtons plantés en terre fertile, sur les oiseaux bleus de nos contes jolis, sur les devinettes que personne ne trouvait, sur les bergers aux larges chapeaux mouillés, sur les ailes des

mouches impatientes, sur les aigles, sur les rois, sur les reines, sur les théâtres aux masques rouges, sur les plumes de paon, sur les becs jaunes et durs, nous laissons errer nos pensées, nous donnons peut-être le chiffre adéquat, nous nous tenons prêts, Mercure nous salue, notre chiffre était le bon, ou nous perdons tout, l'enfance, l'âge adulte et la mort. Sur le marbre des ans, sur l'ombre de la mer, tout se fait, ou tout se défait, les cris du cœur, et les clous plantés dans le cœur.

Nous rions sous cape

Nous sommes les lampistes des couloirs de neige, et nous ne dormons que lorsque le poison fait son effet. Nous prenons la fuite dans l'approximation, nous rions sous cape, et cela est d'une étrange douceur, d'une étrange folie. Le laitier voyait la fille blonde chaque matin, il rêvait de laisser sa camionnette, et de conduire une Lancia, une Lancia sur des routes qui étaient blanches, comme le lait. Il aurait donné sa camionnette jaune au facteur, qui n'aurait alors plus jamais été mouillé par la pluie. Il rêvait de partir sur les routes blanches, avec une Lancia, et, à ses côtés aurait été la fille blonde. Le facteur se serait pris pour un roi, il se serait mis à fumer des cigarettes orientales, et se serait aussi parfumé le dimanche. Mais la fille blonde décida de gagner beaucoup plus d'argent qu'auparavant. Elle travailla alors, pour cela, surtout le soir et la nuit, et ne se leva donc plus jamais le matin, à l'heure exacte où passait le laitier. Le laitier ne croisa donc plus jamais la fille blonde, il garda sa camionnette jaune, et le facteur continua de faire sa tournée à vélo. La consolation du facteur fut que son vélo était jaune, et il fuma aussi des Gauloises en paquet jaune, et il fut assez souvent mouillé par la pluie. Nous rions sous cape, et cela est d'une étrange douceur, d'une étrange folie.

C'est le Temps des nuits froides

Il y a un Temps où l'on touche les choses, mais où l'on ne ressent plus rien. Puis il y a un Temps où l'on ne touche plus les choses, c'est le Temps des courants d'air, des courants d'air perpétuels, c'est le Temps des nuits froides, c'est le Temps de la mort. Et les objets se retiraient en eux-mêmes, ils cessaient de nous faire signe, ou nous ne reconnaissons plus les signes, c'étaient les signes de la mort lente, ah ! quel espace, quel atroce espace, entre les objets et nous ! Mais étaient-ils encore des objets ? Eux aussi devenaient flottants et vagues, et quasi invisibles. Tout devenait mou et informe, tout s'écartait de nos yeux. Dans le cas d'une mort relativement douce, les objets fuient peu à peu. Dans le cas d'une mort plus

violente ou plus bousculée, on se heurte aux objets, ils nous envahissent, nous détruisent. Lorsque ma grand-mère fut enterrée, après avoir connu une mort douce, je me souviens du vide de son appartement. Ma tante et moi, nous décidâmes de ne plus faire de feu, de laisser les choses en état, et de retourner dans la maison de ma mère, pour y vivre tous les trois. Mais ces choses laissées en état, c'était atroce pour elles, c'était atroce pour moi. Dans les champs, là-bas, il y avait toujours la même neige, mais, pour nous, ce n'était plus la même neige, il y avait cette terre brune qui avait accepté le petit cadavre de ma grand-mère, ma petite grand-mère devenue toute sèche, et là, dans la terre, sous la neige qui faisait toujours la sourde oreille. Tout le paysage était devenu comme un paysage nouveau, il n'était même pas hostile, mais il était vidé de sa substance, il était devenu vraiment froid, atrocement froid. Il était comme vidé de l'intérieur, et nous étions comme vidés de l'intérieur. Je ne voudrais plus revivre cela, cette douceur du dedans qui disparaissait, qui s'enfuyait, cette pile de bois qui était toujours là, toutes ces bûches entassées dans la cuisine, on ne s'en servirait plus, plus pour l'instant, plus durant cet hiver, puisqu'on allait vivre à la ville, dans une maison où était le chauffage central. Et il suffisait d'être un tout petit peu attentif, pour voir toute l'horreur de la vie. Il fallait donc changer de lieu, aller respirer ailleurs, puisqu'on le pouvait, et puisque nous deux, ma tante et moi, nous n'étions pas morts, nous n'avions pas à craindre la mort pour l'instant, je devais avoir trente-deux ans, et ma tante devait en avoir soixante-trois. Ma tante acheta un nouveau lit, s'installa dans une petite chambre carrée ayant deux

fenêtres à hauteur du toit, toutes les vies sont étranges, et rassurent, et font peur, elles sont pleines de soleils, et d'atroces trous noirs. Petites vies si lointaines, à l'heure du dernier saut ! Il y a un Temps où l'on touche les choses, mais où l'on ne ressent plus rien. Puis il y a un Temps où l'on ne touche plus les choses, c'est le Temps des nuits froides.

Et la vie toute petite avait toute sa grandeur

Je restais fasciné par l'ombre des journées, par quelques cours fermées, aux arbres solitaires, par les nuages fuyants et les journées moroses, par la vie toute petite qui avait sa grandeur. Je restais fasciné par des gouttes de pluie, par des vents saugrenus qui battaient la campagne, par des chevaux de feu et des bœufs légendaires. Je restais fasciné par un grain de poussière, par une poutre inclinée, par un soleil de mai. Je restais fasciné par la veuve stoïque, par sa silhouette frêle sur les beaux chemins jaunes, par sa silhouette noire sous un parapluie noir, par son pas qui trottait sur la route de l'église. Je restais fasciné par la nuit de la mort, par le glas qui sonnait

lorsque la demoiselle de la maison jolie mettait ses fins souliers pour s'en aller au bal, lorsqu'une larme coulait sur un visage de cire, lorsqu'un homme seul buvait ses dernières espérances au bar du Perroquet ou de la Jument Verte, lorsqu'on fermait le livre pour cause de fatigue, lorsqu'on se souvenait d'un visage entrevu. Et la vie toute petite avait toute sa grandeur, et l'arbre restait stoïque dans sa cour fermée, et la mort travaillait chaque jour sans relâche, trouant les mémoires bleues, faisant avancer les nuages, trottant sur la route d'une église, dansant au clair de lune, essuyant une larme. Au bar du Perroquet ou de la Jument Verte, l'homme avait trouvé la fille blonde de la nuit, et toutes ses illusions revenaient tout à coup, et la nuit semblait tiède, ou chaude et volcanique, et la nuit semblait longue, et peut-être infinie. Et la vie toute petite avait toute sa grandeur. Je restais fasciné par l'ombre des journées, par quelques cours fermées, aux arbres solitaires, par les nuages fuyants et les journées moroses, par la vie toute petite qui avait sa grandeur. Et toutes les illusions revenaient tout à coup.

Rêverie sur cahier bleu

J'avais devant les yeux cet ancien cahier bleu, des images d'animaux, collées sur les feuilles blanches, tout paraissait intact, tout paraissait inerte, le vent avait soufflé sur ces jours enterrés, feuilles mortes sur le cimetière, chassées ou pourrissantes, comme les pensées de l'eau, de la pluie et du vent, comme les journées jaunâtres ou blanches de l'hiver. L'esprit, ce désossé, avait mis son écharpe, le son d'un violon lent sortait d'une maison verte, le cahier, bleu encore, avait volé jusque dans la fontaine, Ô vieil oiseau blessé par nos histoires de cœur ! La douce veuve figée dans l'air de sa fenêtre, le facteur hésitant à cause du chien méchant, les animaux gelés dans l'ancien cahier bleu, tout pétris de silence et de fatalité. Je n'avais plus osé poursuivre ma pensée, je m'étais réfugié au cœur de la maison, près d'un feu et d'un chat, le chat avait dormi sur l'ancien cahier bleu, c'était l'été dernier, je n'avais pas encore collé les animaux, mais préparais la colle, dans son manteau tout blanc, et les ciseaux d'argent, et la belle patience, et tous les temps d'été où les jours étaient lents, où les jours étaient longs, finissant dans le bleu, puis enfin dans le noir. Les animaux collés enchantèrent mes soirées, et mon esprit allait loin de lui-même, allant et revenant, puis allant de nouveau, jusqu'à ce qu'une mouche noire interrompe sa rêverie. Mais la mouche partait, la rêverie revenait, plus douce, plus lente, plus tiède, rêverie sur cahier bleu, tout paraissait intact, inerte et singulier, on donnait le mouvement, ça partait doucement.

Quatre heures dix, as-tu pris tes médicaments ?

Derrière les paupières sont des paysages, quatre heures dix, as-tu pris tes médicaments ? Le coq hante l'air bleu des jours, une bicyclette passe, haute et noire, sur le chemin de Damas, ou sur la ligne de la forêt primordiale, ou sur les cases blanches de l'échiquier triomphant, ou sur la place où étaient rassemblés les arbres du salut. Quatre heures, et des poussières perdues, as-tu pris tes médicaments ? Le fantôme hantait la maison fermée à clé, une fumée grise sortait pourtant de la cheminée noire, derrière les paupières sont des paysages, ils défilent et s'entremêlent, mêmes douleurs dans la jambe droite, as-tu pris tes médicaments ? La question était désarmante, et l'esprit en fut longtemps troublé, car ainsi bougeaient les choses, plus cruelles que les paysages de l'âme. Je tenais l'horrible monstre, il était tout petit dans la main, la goutte d'eau noire du destin, la chemise blanche de la guillotine, le col rond du prêtre musicien, le cigare du marchand de bétail, les longues mains de la fille de l'eau, le fantôme qui toussait dans la nuit. Petit monstre jeteur de sorts, petite poussière de la nuit dansante, quatre heures, et des poussières perdues, et quelques larmes anodines, as-tu pris tes médicaments ?

On a la chance du ciel, on traverse les campagnes

Il suffit quelquefois de manger un bout de pain pour que tout rentre dans l'ordre, et l'on revoit le jardinier qui va dans les allées, et l'on suit enfin la pensée qui avait basculé, elle donne sa pleine mesure, c'est comme un plein été. C'est doux et c'est léger, comme un beau char qui glisse, pneus noirs bien gonflés, et frais chevaux légers. On a la chance du ciel, on traverse les campagnes, le pain et la pensée, c'était pour la journée. Le vertige, évité, la folie, jugulée, on est donc en sursis, tout frais et tout léger, la pensée suit sa route et donne sa pleine mesure. Le jardinier, toujours, s'en va dans les allées, on a la chance du ciel, on traverse les campagnes.

Village d'autrefois

Village d'autrefois, village qui n'existe plus, comme n'existent plus les pensées qui étaient liées à ce village, non, tout cela n'existe plus. Un enterrement passait, par ce jour de printemps, tout était vert et frais,

quelques oiseaux chantaient. Enterrement noir et long, enterrement noir et lent, quelques hommes, quelques femmes, ils étaient tous en noir. Cheval brun, couverture noire. Sur le pas d'une porte, une fillette, un peu rousse, un peu brune, mangeait un bout de chocolat, sa bouche était cerise, tachée de chocolat et elle regardait passer le convoi, avec des yeux de chocolat. Plus loin, bien plus loin, quelques enfants jouaient derrière une ferme, cris perçants de jeunes voix, la vie ressemblait à la mort, la vie finissait par la mort. En suivant le convoi, on suivait déjà sa propre mort, on l'apprivoisait, juste un peu, un jour on sera en tête du convoi, sans que l'on se rende compte de la beauté qu'il y a, peut-être, à être en tête du convoi. Celui qui était dans le cercueil n'avait jamais été le premier en rien, aujourd'hui il était, malgré tout, en tête du convoi, et des enfants criaient, plus loin, bien plus loin, et une fillette, tout près, bouche cerise et yeux de chocolat, regardait passer le convoi. Une fillette un peu rousse, un peu brune, mangeait un bout de chocolat. Sa bouche était cerise, tachée de chocolat. Village d'autrefois, village qui n'existe plus, comme n'existent plus les pensées qui étaient liées à ce village. J'étais sur un crêt, et je regardais le convoi, de même que la fillette aux yeux de chocolat. Un enterrement passait, par un jour de printemps, tout était vert et frais, quelques oiseaux chantaient. Non loin de moi, un corbeau, il volait, calmement, sur les champs du printemps. Village d'autrefois.

Nous refermons le livre de la mélancolie

Même la mélancolie se perdait, elle était lasse de faire tourner la machine, les rêves tombaient, goutte à goutte, dans la fontaine bleue et froide, les pages du grimoire avaient brûlé dans les feux de décembre, mémoire malade de l'écriture heurtée. Sombre musique. La mousse parlait le langage mou de la désolation, hallucination des déboires et des portes grinçantes. Mythologie de l'eau morte, de la légende du caillou bleu, du caillou froid. Les hirondelles, souvenir d'enfance, été de chat aux moustaches vibrantes, attente d'un jour qui serait différent, différent des jours qui allaient et venaient sans se soucier des choses qui sont derrière les choses. Mais il neigera bientôt sur ces vieilles pensées, sur ces grimoires brûlés dans les feux de décembre. Retour de manivelle, on a vu quelque chose, des bottines, un sourire, une silhouette riante, ignorante des grimoires et des brumes de décembre. Reflets changeants sur l'eau de l'esprit, mots qu'il ne faut pas dire, si l'on veut préserver le souvenir. Amertume et mutisme, tout ce qui peuple nos chambres closes, avec des images mouvantes, mais du moisi, du renfermé. Et l'on perd son chemin si l'on marche dans la vie, et l'on perd son chemin si l'on ne marche pas. Un peu de poésie pour le regard du chat, le vol des hirondelles, et un peu

d'indulgence pour l'heure folle et dernière, onzième heure de l'oubli, de la tragédie sèche. Nos rêves étaient tombés comme des gouttes de pluie, tout ce qui fut perdu est perdu à jamais, nous refermons le livre de la mélancolie, pauvre luxe inutile, pauvre miroir de brume. Mémoire malade de l'écriture heurtée. Sombre musique. Fatalité.

Enfant au bonnet bleu

Cours derrière le vent, enfant au bonnet bleu, ne te laisse pas manger par les loups des cités! Nos quelques espérances ont du soufre dans l'âme, les pièges sont terribles, atroces et ténébreux. Ecoute le piano qui sonne dans la campagne, joue avec l'étoile de la nuit scintillante. Ne te laisse pas mener par le bout du nez, cours donc dans l'herbe folle, enfant au bonnet bleu!

Né dans le Jura en 1945, François Beuchat vit à Nidau. Il a publié un recueil d'aphorismes et de poèmes, Ballade en rose et noir, ainsi que L'inadapté: fragments du roman d'une vie I. Ne vivant que par et pour la littérature, il possède une œuvre immense, en qualité et en taille, soit près de quatre mille pages dactylographiées.